L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 75 rue Carondelet.

SOUVENIR LE ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 18 JUIN.

Athénée Louisianais.

Séance du 14 Juin.

PRÉSIDENCE DE MR. LE DR. ARMAND MERCIER.

Seconde partie du travail de M. le Dr Dell'Orto, sur l'Immigration en Louisiane.

Une pièce de vers de M. Onésime de Bouchel.

Dissertation sur la puissance de l'argent, par M. Arthur Durieu.

Un pastel de Mme Coulon.

Audubon et Clagne.

Les personnes qui nous font l'honneur de lire les comptes-rendus de l'Athénée se rappellent sans doute qu'à la date du 12 avril M. le Dr Dell'Orto communiquait à ses collègues le commencement d'un travail sur l'immigration en Louisiane. A la réunion de mercredi dernier, l'auteur de cet important travail en a continué la lecture, et a su captiver l'attention de son auditoire comme la première fois. Outre l'intérêt que devait naturellement faire naître le développement d'une question liée à l'avenir de notre Etat, M. le Dr Dell'Orto a su trouver, dans son expérience de médecin et de voyageur, des points de comparaison, qui, en éclairant certaines idées de son sujet d'une lumière vive et inattendue, lui ont donné tout le charme de la nouveauté.

Cette seconde partie, comme celle qui la précédait, est l'œuvre d'un homme qui a la foi de ses idées parce qu'il les appuie sur des faits rassemblés avec soin, étudié avec l'impartialité d'une haute raison, et servant avec une partiale sincérité. On y sent, à chaque pas, le désir d'être utile à ses semblables et la généreuse ambition de compter parmi ceux dont la reconnaissance est acquise au pays qui leur a donné l'hospitalité.

Nous pouvons entrer ici dans l'analyse du travail de notre collègue ; il faudrait pour cela plus de temps que nous n'en avons à notre disposition. Et d'ailleurs l'Athénée aura bientôt son journal ; les manuscrits y seront insérés dans l'ordre chronologique de leur production : celui de M. le Dr. Dell'Orto occupera la place qui lui revient, et le lecteur lui remettra plus bien mieux que nous ne pourrions le faire dans une esquisse tracée à la hâte et forcément incomplète.

La bonne volonté est une force qui mène loin. Ce n'est pas sans raison que l'on a dit : "Paix sur terre aux hommes de bonne volonté." La bonne volonté est l'empressement à remplir son devoir, et la paix du cœur appartient à celui qui peut se dire : "J'ai cru que je devais faire telle chose, je l'ai faite." C'est la justice que M. Onésime de Bouchel peut se rendre. Elu membre actif de l'Athénée, il a pensé qu'il avait à y apporter même quelque effort moral, et il s'en est acquitté brillamment et bravement.

M. Onésime de Bouchel est un jeune poète qui aime son pays ; c'est à cette pensée qu'il demande l'inspiration pour déplorer, dans une pièce de vers adressée aux fondateurs de l'Athénée, les souffrances de sa patrie et pour les adoucir par l'espoir de jours meilleurs. On doit le féliciter d'abord du choix de son sujet, ensuite de l'émotion avec laquelle il a su son poème. C'est bon signe quand un jeune homme s'occupe des misères et des douleurs infligées à sa terre natale, et c'est encore un bien bon signe quand, soumettant une œuvre littéraire à des auditeurs qui ont deux et trois fois son âge, il ne peut empêcher ses lèvres de pâlir et sa voix de trembler.

Voici un autre jeune louisianais qui a cru devoir répondre à l'appel que notre société adresse à tous ceux qui comprennent la nécessité de raviver le mouvement intellectuel dans notre milieu social. Mr. Arthur Durieu n'appartient pas à l'Athénée, mais il a pensé avec raison que l'hospitalité y était acquise à toute œuvre, si modeste qu'elle fût, d'un enfant du pays, et il nous a envoyé une dissertation sur le mal et le bien que l'argent peut faire : elle a été écoutée comme doivent toujours l'être les paroles d'un jeune homme qui spontanément s'occupe d'un sujet appartenant à l'ordre moral. A vingt ans la pureté du cœur donne beaucoup de rectitude au jugement. Les idées et les raisonnements de Mr. Arthur Durieu s'enchaînent avec une logique d'autant plus rigoureuse qu'elle n'emprunte rien à la rhétorique et sort tout naturellement d'une âme où le sophisme ne jette point l'ombre sur la vérité.

L'argent est indispensable dans l'état de société, puisqu'il est l'intermédiaire de toutes les transactions nécessaires à la vie. Dans la société doit, par l'éducation, assurer à chacun de ses membres le moyen de le sien propriété honnêtement ; sinon elle, on prare des ignorants, des incapables, des oisifs, des intrigants, des joueurs, des politiciens, des voleurs, des assassins. L'argent n'est qu'un instrument qu'on achète avec le travail ; il est un des moyens dont l'homme en société se sert pour vivre, il n'est pas le but de la vie. "Celui qui arrive à la fortune sans avoir jamais failli, a fort bien M. Arthur Durieu ; celui qui honnêtement relève la tête et dire à tous : —Je suis riche, mais mon cœur est toujours le même ; je suis riche, mais la pauvreté jamais en vain ne frappera à ma porte ; je suis riche, mais l'égoïsme n'a pas envahi mon âme" —a celui-là tendons la main ; car la fortune l'a rendu doublement utile à la société, utile comme exemple, utile comme bienfaiteur."

Puisque M. Arthur Durieu semble aimer les sujets sérieux, nous l'engageons à méditer sur l'organisation du travail et à la suppression de la pauvreté. L'aumône est un palliatif très honorable, mais ce n'est qu'un palliatif. Cet axiome : "Il sera toujours des riches et des pauvres, parceque cela est nécessaire," est un paralexe. Platon et Aristote croyaient assez de très bonne foi qu'il n'y avait pas de société possible sans des maîtres et des esclaves ; le temps a fait justice de cette erreur. Le temps, ce galant homme comme disent les Italiens, pourra aussi si que personne n'a reçu la vie pour qu'elle fût nécessairement, fatalement vouée à la mendicité.

Mr le Dr Turpin fait passer sous les yeux de l'assemblée un pastel de Mme Coulon, représentant deux têtes de chiens. Les membres de l'Athénée remercient intimement cette dame de leur avoir offert occasion d'apprécier une œuvre d'art due aux crayons d'une compatriote. La vue de ces deux têtes pleines de vie nous a rappelé le mot heureux de Lamartine, lorsqu'en parlant de son chien il dit qu'il avait un regard presque humain.

Quand on se trouve pour la première fois devant un tableau, s'il vous dit quelque chose, s'il réveille en vous un souvenir ou provoque une pensée, il a ce que nous nous permettons d'appeler une âme, il vit. C'est tout d'abord ce qu'il faut chercher ; ou plutôt on n'a pas à chercher, la chose se montre d'elle-même quand cet artiste ; les mérites du dessin et du coloris viennent après.

En Europe où les arts occupent une si grande place, Mme Coulon serait rangée dans la classe de ces femmes dont on recherche la société avec tant d'empressement, parce qu'elles joignent aux grâces naturelles de leur sexe le charme que donne le talent. A Paris ce talent n'est pas une simple affaire d'agrément ; c'est une profession qui souvent fait vivre toute une famille. Ici un souvenir se présente à notre pensée ; il fait trop d'honneur aux femmes pour que nous ne prenions pas la liberté de nous y arrêter un instant.

Une dame qui peignait sur porcelaine avait élevé ses enfants avec le produit de son travail. A l'âge de soixante-dix ans elle soutenait plusieurs petits enfants restés orphelins, lorsqu'après une attaque d'apoplexie elle demeura paralysée du côté droit. A peine revenue de ce choc qui eût dû la briser, elle reprit de l'espoir, elle se prit à faire l'éducation de sa main gauche ; au bout d'un an elle peignait aussi bien qu'auparavant.

Notre excellent ami, le Dr Turpin, ne se contente pas d'appeler l'attention de ses collègues sur les qualités d'artiste qui distinguent Mme Coulon ; puisqu'il est question de dessin et de peinture, il désire, ici, rendre hommage en passant à deux autres noms dont la Louisiane a le droit d'être fière. Audubon, l'illustre naturaliste, nous appartient, quoique les compatriotes du Nord s'efforcent de l'accaparer. Observateur et poète, cet homme de génie représente avec une fidélité si pittoresque les animaux qu'il a étudiés dans l'état de nature, qu'ils n'ont jamais eu, on peut le dire, de meilleur biographe. Il est le bonheur d'être apprécié de son vivant, et savoura les délices de la célébrité.

Moins heureux qu'Audubon, Clagne mourut naïvre et peu connu. C'était pourtant un homme de haute valeur. "Mais, comme dit Edgard Quinet, les hommes doués des facultés les plus fortes, les plus diaphanes sont ignorés, faute d'une circonstance favorable pour les produire au jour. Le talent, le génie même ne sont que des promesses. Il y faut joindre l'étoile ; où elle manque, tout manque."

Clagne s'assit en face de la nature lumineuse, et résolut, dans son dévoûment héroïque, d'en interpréter la sauvage et grandiose mélancolie. Malgré la lumière terrible que lui livraient notre soleil et d'impitoyables insectes, il couvrit ses toiles de paysages que l'avenir se disputera. La physionomie primitive de la Louisiane changera ; déjà peut-être quelques-uns des traits de son type virginal ont disparu, des arbres exotiques ont remplacé les géants de ses forêts, le cours rectiligne des canaux s'est substitué aux sinuosités gracieuses des bayous. Un jour les paysages de Clagne seront recherchés avec avidité par l'historien, le romancier et l'amateur qui voudra doubler sa vie en se transportant au milieu des scènes du passé.

Que ne donnerions-nous pas aujourd'hui pour des tableaux qui nous montreraient la Louisiane telle qu'elle était dans ses commencements, alors que des tribus indiennes campaient autour de notre ville, et que les nègres tatoués de l'Afrique étaient, le dimanche, sur la Place Congo, jusqu'à ce que le canon de la Place d'Armes fît retentir le signal de la retraite ? Le passé est comme l'avenir, c'est un lointain mystérieux qui excite la curiosité et nous fait rêver. Notre présent sera le passé pour nos descendants ; les yeux de nos arrière-petits fils et de nos arrière-petites filles interrogeront avec intérêt, peut-être avec un sourire, qui sait ? les tableaux de Clagne, pour voir comment était faite la Louisiane du temps de leurs bons vieux aïeux.

L'Assemblée accueille avec empressement deux nouvelles candidatures, celle de M. Paul Capdevielle et celle de M. Léon Vallon.

Dans sa prochaine réunion l'Athénée entendra la lecture d'un travail de M. Henri Vignaud, ayant pour titre : *Le Général Beauregard et la bataille de Bull Run, à propos de la guerre civile en Amérique de M. le comte d'Paris* ; ainsi que la lecture d'une notice historique sur la *cession de la Louisiane aux Etats Unis* de M. le Juge Charles Gayarré.

Le secrétaire,
ALFRED MERCIER.

TRIBUNAUX ÉTRANGERS.

Le duc de Santo-Teodoro, sa femme, et Mlle Gabrielle Krauss.

Le *Gaulignani's Messenger* du 27 mai publie sous ce titre : "Un cas de divorce dans l'aristocratie" le compte rendu d'un procès assez piquant.

Nous laissons parler notre confrère :

Devant la Cour des divorces présidée par sir Robert Phillimore, a été appelée, vendredi dernier, la demande en divorce de la duchesse de Santo-Teodoro, laquelle invoque l'adultère et la cruauté de son mari.

MM. Spinks et Tristain se présentent pour la plaignante. L'accusé fait défaut.

M. Spinks dit que la plaignante, fille de M. Win-Lock, du 1er régiment des gardes du corps, épousa en premières noces Lord Burghersh qui ne tarda pas à mourir. C'est alors qu'elle rencontra le marquis de Carracciolo. Une douce intimité s'établit entre eux. Une demande en mariage fut peu après formulée par le marquis et, en août 1854, l'union fut célébrée.

La duchesse de Santo-Teodoro, appelée à déposer, dit :

.....C'est en 1853 que je rencontrai le duc de Santo-Teodoro à Naples. A cette époque il était marquis Carracciolo, son père étant duc de Santo-Teodoro. Je fus fiancée au marquis et ma fortune montait à 120,000 livres sterling. Je fus favorisée également d'une rente de 4,000 livres sterling à prélever sur les propriétés de lord Westmorland.

Le père du marquis lui faisait une rente de 4,000 livres sterling par an. Avant de m'engager avec le duc, je stipulai que nous habiterions Londres six mois par an. Le duc vint en Angleterre, où il resta neuf mois avant le mariage s'occupant pendant ce temps de trouver une maison. Nous nous mariâmes le 30 août 1854. La bénédiction nous fut donnée d'abord dans une chapelle catholique romaine, et ensuite à Saint-James, dans Piccadilly. Il y eut cinq témoins alégués parmi lesquels l'honorable Francis Cooper Temple et lord Hungarvan. Mon mari avait une première alloncance de 1,000 livres sterling sur la propriété, à titre d'argent mignon. Il y avait un enfant vivant de mon premier mariage.

Dès le commencement de mon mariage, le duc ne fut jamais tendre avec moi, et me traitait avec une extrême violence. Il avait meurtri mes bras. Il m'avait assez souvent frappée, mais un jour, lorsque ma mère venait à mon secours, il se retournait contre elle et la frappait. En mai 1859, je reprochai à mon mari de passer souvent une nuit hors du domicile, et alors il me poussa avec brutalité et me jeta par terre. Lorsque nous étions à Castellamare, lady Hamilton Chichester vint en visite. A cette occasion, le duc fut très emporté contre moi alors que nous étions au lit, et il déchira ma camisole. Je le quittai et allai me coucher avec lady Chichester.

Le 7 février 1861, il essaya de me faire entrer dans un couvent et je consultai à ce sujet le comte de Syracuse, l'oncle du roi de Naples.....

Je me rendis ensuite à l'ambassade anglaise et demandai la protection de sir Henry Elliott. Je restai à l'ambassade anglaise environ trois mois. Mon mari envoya un gendarme pour me réclamer ; mais, me trouvant sous la protection du pavillon anglais, je ne fus pas livrée.

A la suite d'une intervention de plusieurs de nos amis, en avril 1860, je consentis à retourner auprès du duc, et nous habitâmes habiter ensemble dans Lowndsen street jusqu'en 1862. Pendant ce laps de temps, il ne commit pas de violence contre moi, mais il me traita avec peu de tendresse. Il avait l'habitude d'aller faire le matin, hors de la maison, et il me dit qu'il allait faire enfermer ma fille dans un couvent. Pendant huit mois, il resta dans la maison, occupant un appartement séparé de moi, et ne tant tout ce temps sans m'adresser la parole. En 1863 son père mourut à Naples et il hérita de ses titres et propriétés. Je ne l'ai pas revu depuis le mariage de ma fille qui eut lieu au mois de mai de l'année dernière.

Je chargeai mes avocats de faire faire des enquêtes sur la conduite de mon mari avec Mlle Gabrielle Krauss, une cantatrice d'opéra. L'évidence éclata. Le rapport déclarait que mon mari était très souvent avec Mlle Krauss ; qu'ils dînaient souvent ensemble dans des hôtels à Florence, Vienne et Paris et qu'ils se rendaient des visites et que quelque tels, la dame venait dans le palais du duc.

Plusieurs témoins, entre autres Mme Lock, mère de la duchesse, sir Francis Cooper Temple, son oncle, sir Palmerston, sir Bonham, ancien consul général à Naples, confirment la déposition de la malheureuse duchesse de Santo-Teodoro.

Le juge sir Robert Phillimore fait observer que l'accusation d'adultère est fondée. Il établit également que les accusations sont indiscutables et prononce un arrêt de divorce.

MODES. — Description, par la *Vie Parisienne*, d'une toilette très admirée au bal de Mme de L..... et autres propos de modes toutes plus élégantes les unes que les autres. *Erudimini vos*..... mesdames !

Imaginez une simple robe de faille blanche, sculptée sur une très belle personne. Pas une couture ; impossible de voir comment on était outré dans cette robe qui moulait si merveilleusement la taille et tout ce qu'elle contient. Imaginez qu'une draperie prise dans l'étoffe même du corsage ; sur la jupe, des écharpes de crêpe blanc, jetées en tuniques avec doubles rangs de coques Louis XIII, à ou vers de satin, tressaillant au bas. La traîne unie, un coulissé très large de faille, simulant la basque, et remontant sur les hanches. A gauche, une énorme touffe de fleurs de vigne et rose-thé. Les mêmes fleurs dans des cheveux blonds. Un succès fou, bien mérité.

Très réussie un autre fourreau de faille rouge-cerise, simple, mais toujours, et une robe en faille-crème, rehaussée de nœuds de velours rubis et d'écharpes de gaze, brodées de fleurs de soie multicolores.

Délicieuse la petite robe à bavette, un vrai succès pour les dîners de printemps : en toile de soie écrue à fines arabesques en velours grie perle, la tunique nouée par une large écharpe sur une traîne de faille bleu de ciel. — Casaque en toile de soie, faisant corselet devant ; la bavette prenant valenciennes du cou, descendant sur la poitrine, passant sous le corselet et reparaissant en deux flots de valenciennes sous la basque. — La bavette, séparée en deux parties, peut être un peu écartée afin de montrer la poitrine, mais elle est bien plus jolie fermée, avec une mouche d'émeraude ou trois perles scintillant dans la ruche de dentelle.

Pour la promenade à pied, le matin, rien de plus charmant que jamais les costumes bretons. On remplace le drap par de la siciliente, du cidpon de soie, de la dauphine. On les fait marron avec le col, les manches et les poches brodés de lilas blanc-vert-mauve, en sicilienne avec broderies de *ne m'oubliez pas*, gris-argent en fine laine anglaise avec œillets cerise, et on ajoute autour du cou la cravate flottante en foulard corise. Le chapeau, très simple, en grosse paille paysan, peut être orné d'un large nœud à damier, assorti aux couleurs du costume bleu marine et blanc, mousse et bleu de ciel, cerise et gris, etc.

On est bien fatigué des galons. Il faudrait laisser cela aux sergents-majors et aux fauteuils. D'ailleurs, pour l'été, c'est très lourd. Comme les broderies sont plus élégantes ! surtout les broderies de soie sur batiste écrue et sur gaze.

Rien de plus réussi que les grandes écharpes-tuniques qu'on drape et qu'on noue à sa fantaisie sur n'importe quelle jupe. Il y en a en laine simple brodée de laine pour le costume du matin, en foulard d'Orient à touffes de fleurs, en arabesques de soie pour la toilette de jour habillée, en cauvas de soie, en crêpe de Chine, en gaze de Chambéry.

Pour les courses, l'écharpe-tunique en laine-écrue avec guirlandes de pervenches descendant en longueur et très sérée les unes contre les autres de manière à couvrir toute l'étoffe ; au bord, bouquets de pervenches, jetée au dessus d'une dent ronde à frange bleue.

On bien encore un crêpe de Chine blanc, la dent du bord scintillante de jais et de broderie de lis d'eau, blanc, oiseaux-mouche voltigeant au-dessus des lis et petites bêtes à bon Dieu parsemées sur l'écharpe. Elle a été envoyée dans la princesse de Galles. Avec des hirondelles de grosse soie et chenille, sur crêpe gris, elle a été portée à un grand dîner par lady P.....

Entrevu le plus charmant des chapeaux de printemps sur la tête blonde de la plus jolie des baronnes.

Une petite capote toute en lophophore à bout plat, bordée de perles, diadème de lophophore et sur côté de *ne m'oubliez pas* et de résédas fraîchement cueillis. Brides de rubans mousse.

D'intéressantes expériences de sauvetage en cas d'incendie ont eu lieu au théâtre de la Renaissance.

En présence d'une centaine de personnages, MM. Holthausen et Kintzinger, les inventeurs, habilement secondés par M. Philippe (de la maison Brandus), ont démontré le système de leur *sauveteur-spirale*.

En soixante-dix secondes, au plus, un homme est descendu de la quatrième galerie à l'orchestre, malgré deux balcons faisant saillie. En deux minutes le même homme a accompli le trajet en recueillant trois personnes à différents étages.

Enfin, quelques actrices du théâtre ayant manifesté l'intention d'opérer la descente, le sauveteur-spirale a été installé sur la scène, et Mlles Duchesne, Nina et Bégat, seules, sont à deux, se sont laissées glisser du cintre à tour de rôle.

Ces expériences ont paru fort concluantes. Dans quelques jours, une expérience aura lieu sur une plus grande échelle, dans la cour de la caserne de la Pépinière, en présence de la presse et des autorités.

—Le jury du salon de peinture et de sculpture a enfin arrêté la liste de ses récompenses, conformément aux indications des critiques et du public : il a accordé la médaille d'honneur, pour son tombeau, au général de Lamoricière, à M. Paul Dubois, sculpteur, et le prix du salon à M. Sylvestre, pour son tableau de "Néron essayant des poisons." Le grand tableau de Benjamin Constant, représentant l'entrée de Mahomet II à Constantinople, n'a obtenu qu'une deuxième médaille de peinture.

—Une dame qui peignait sur porcelaine avait élevé ses enfants avec le produit de son travail. A l'âge de soixante-dix ans elle soutenait plusieurs petits enfants restés orphelins, lorsqu'après une attaque d'apoplexie elle demeura paralysée du côté droit. A peine revenue de ce choc qui eût dû la briser, elle reprit de l'espoir, elle se prit à faire l'éducation de sa main gauche ; au bout d'un an elle peignait aussi bien qu'auparavant.

Notre excellent ami, le Dr Turpin, ne se contente pas d'appeler l'attention de ses collègues sur les qualités d'artiste qui distinguent Mme Coulon ; puisqu'il est question de dessin et de peinture, il désire, ici, rendre hommage en passant à deux autres noms dont la Louisiane a le droit d'être fière. Audubon, l'illustre naturaliste, nous appartient, quoique les compatriotes du Nord s'efforcent de l'accaparer. Observateur et poète, cet homme de génie représente avec une fidélité si pittoresque les animaux qu'il a étudiés dans l'état de nature, qu'ils n'ont jamais eu, on peut le dire, de meilleur biographe. Il eut le bonheur d'être apprécié de son vivant, et savoura les délices de la célébrité.

Moins heureux qu'Audubon, Clagne mourut naïvre et peu connu. C'était pourtant un homme de haute valeur. "Mais, comme dit Edgard Quinet, les hommes doués des facultés les plus fortes, les plus diaphanes sont ignorés, faute d'une circonstance favorable pour les produire au jour. Le talent, le génie même ne sont que des promesses. Il y faut joindre l'étoile ; où elle manque, tout manque."

Clagne s'assit en face de la nature lumineuse, et résolut, dans son dévoûment héroïque, d'en interpréter la sauvage et grandiose mélancolie. Malgré la lumière terrible que lui livraient notre soleil et d'impitoyables insectes, il couvrit ses toiles de paysages que l'avenir se disputera. La physionomie primitive de la Louisiane changera ; déjà peut-être quelques-uns des traits de son type virginal ont disparu, des arbres exotiques ont remplacé les géants de ses forêts, le cours rectiligne des canaux s'est substitué aux sinuosités gracieuses des bayous. Un jour les paysages de Clagne seront recherchés avec avidité par l'historien, le romancier et l'amateur qui voudra doubler sa vie en se transportant au milieu des scènes du passé.

Que ne donnerions-nous pas aujourd'hui pour des tableaux qui nous montreraient la Louisiane telle qu'elle était dans ses commencements, alors que des tribus indiennes campaient autour de notre ville, et que les nègres tatoués de l'Afrique étaient, le dimanche, sur la Place Congo, jusqu'à ce que le canon de la Place d'Armes fît retentir le signal de la retraite ? Le passé est comme l'avenir, c'est un lointain mystérieux qui excite la curiosité et nous fait rêver. Notre présent sera le passé pour nos descendants ; les yeux de nos arrière-petits fils et de nos arrière-petites filles interrogeront avec intérêt, peut-être avec un sourire, qui sait ? les tableaux de Clagne, pour voir comment était faite la Louisiane du temps de leurs bons vieux aïeux.

L'Assemblée accueille avec empressement deux nouvelles candidatures, celle de M. Paul Capdevielle et celle de M. Léon Vallon.

FEUILLETON.

RAYMONDE.

Par André Theuriet.

DEUXIÈME PARTIE.

VIII.

On touchait à la fin de septembre. La forêt, occupée à échanger ses habits d'été contre son costume d'automne, s'enveloppait depuis quelques jours d'un long voile de brouillards blancs. C'était comme une toile de théâtre tendue entre elle et les spectateurs. Un matin enfin, le rideau se leva et laissa admirer la magnificence du nouveau décor : le ciel d'un bleu fin, les prés semés de *vrilleuses* lilas, les lisières où les pommiers sauvages et les alisiers détachaient sur les fonds bruns ou violets leurs bouquets de feuilles empourprées. Les bois retentissaient des ébattements des chiens courants, et dans l'air plus sonore les cloches du dimanche égrenaient gaîment leurs grappes de notes argentines. A la Maison Verte, où Antoine était venu de bonne heure, tout le monde ressentait l'influence clémente de cette lumineuse et blonde journée. M. La Tremblaie était presqué guilleret, Raymonde ne tenait plus en place, Mme Clotilde elle-même était tout miel et sucre. Une joie souple et habitement contenue amollissait l'âpreté de sa voix, arrondissait les angles de son caractère et assoupissait ses rancunes.

—Où vont tous ces gens endimanchés qui montent vers les bois de Charbonnière ? s'écria Raymonde, qui avait mis le nez à la fenêtre.

—C'est aujourd'hui la Saint-Michel, répondit Antoine, et ils vont sans doute au *rapport* d'Amorcy.

—Et qu'est-ce que ce *rapport* ?

—Une fête patronale qui se célèbre en plein bois, près d'une source plus ou moins miraculeuse. On y vient de fort loin.

Père, dit brusquement Raymonde en se frappant vivement du pied, faites-moi par ce qu'elle prit par le cou, si tu étais gentil, tu ferais atteler et tu nous conduirait au *rapport*.

—Cette promenade te plairait-elle, ma chère amie ? demanda timidement La Tremblaie à Mme Clotilde.

—Vous savez bien que le grand air m'énerve et que les cahots me donnent la migraine, mais vous pouvez y aller sans moi. M. Verdier vous pilotera. Ne vous attardez pas seulement, et rentrez avant la nuit.

Une demi-heure après, le cabriolet roulait lentement sous bois et gagnait tout en cahotant la route forestière qui descend vers le val d'Amorcy. Raymonde s'était faite belle, et un petit chapeau de feutre coquettement posé sur ses opulentes cheveux roux, donnait à sa figure un air cavalier. Elle s'était assise sur le siége de devant, près du domestique, et de temps à autre, quand la voiture frôlait les talus du chemin étroit, elle cueillait à la volée des cornouilles et des alises, puis elle tournait son blanc visage vers l'enfoncement de la capote où M. La Tremblaie devisait avec Antoine, et elle leur jetait en riant des poignées de baies rouges et de feuilles vertes. Quand le cabriolet fut au fond du vallon, des rumeurs lointaines leur annoncèrent que la fête était dans son plein épanouissement, et tout d'un coup, à un tournant de la route, la combe des Moulineaux s'étaya devant eux.

A droite et à gauche, de hautes futaies aux arbres élancés encadraient de leurs profonds massifs circulaires la prairie où se tenait le *rapport*. Sur l'herbe très pâlie, jaunie et sèche, quelques voitures et vit tournoyer les danseurs, une nouvelle fantaisie la prit, et, se rapprochant d'Antoine : —Je parie, dit-elle, que vous n'avez jamais dansé !

—Jamais.

—Eh bien ! reprit-elle, essayons, voulez-vous ? —

Il est beau s'en défendre et protester qu'il ne voulait tout, elle insista si bien qu'il finit par obéir. Ils s'étaient déjà mis en quête d'un vis-à-vis quand M. La Tremblaie intervint. Le tintamarre de la fête lui rappelait les nerfs, il commençait à fatigué et ne tenait plus sur ses jambes.—

Le cheval s'impatiente, répondit-il aux exclamations indignées de sa fille, il se fait tard et nous avons promis de rentrer avant la nuit.

—Quel ennui ! s'écria Raymonde ; si tu étais gentil, tu remonterais tranquillement en voiture, le cheval s'en reviendrait et Eléonor, par sa tiédeur m'obligerait dans le tuffeau. La principale propriété de cette eau calcaire consistait à pétrifier lentement les racines et les mousses sur lesquelles elle coulait ; mais de cette vertu la jeunesse campagnarde se soucilait médiocrement, et la croyance populaire lui en attribuait une autre plus merveilleuse : celle de prédire aux filles si elles se marieraient promptement. La consultation de l'oracle se pratiquait de la façon suivante : on jetait une épingle dans le réservoir ; elle coulait à fond en ligne droite, les épousailles devaient se faire dans l'année ; mais si elle dévoiait, entraînée par le courant, adieu la noce, et la jeune fille risquait fort de coiffer sainte Catherine.

Antoine avait expliqué à Raymonde les vertus de la fontaine.—Et moi aussi, dit-elle, je veux tenter l'épreuve ! —Elle s'approcha du réservoir, détacha une épingle de son corsage et la laissa tomber de haut sur la surface limpide. Sans hésiter une seconde, l'épingle descendit perpendiculairement et alla se poser au fond de la source, où des centaines de ses sœurs scintillaient déjà.—Bah ! murmura la jeune fille, comme si elle eût éprouvé du peu de pénétrante, le beau présage ! L'important n'est pas de savoir si on se mariera, mais qui on épousera !

Elle se jouirna vers Antoine et vit les regards pénétrants du jeune homme fixés sur elle.—Ceux qui consultent l'oracle, répondit son compagnon, sont généralement ceux dont le cœur est de dernier point, c'est pourquoi le premier seul les intéresse.

Raymonde rougit et, sautant sans répondre dans le sentier, revint lentement près de la fête. Quand elle entendit les violons et vit tournoyer les danseurs, une nouvelle fantaisie la prit, et, se rapprochant d'Antoine : —Je parie, dit-elle, que vous n'avez jamais dansé !

—Jamais.

—Eh bien ! reprit-elle, essayons, voulez-vous ? —

Il est beau s'en défendre et protester qu'il ne voulait tout, elle insista si bien qu'il finit par obéir. Ils s'étaient déjà mis en quête d'un vis-à-vis quand M. La Tremblaie intervint. Le tintamarre de la fête lui rappelait les nerfs, il commençait à fatigué et ne tenait plus sur ses jambes.—

Le cheval s'impatiente, répondit-il aux exclamations indignées de sa fille, il se fait tard et nous avons promis de rentrer avant la nuit.

—Quel ennui ! s'écria Raymonde ; si tu étais gentil, tu remonterais tranquillement en voiture, le cheval s'en reviendrait et Eléonor, par sa tiédeur m'obligerait dans le tuffeau. La principale propriété de cette eau calcaire consistait à pétrifier lentement les racines et les mousses sur lesquelles elle coulait ; mais de cette vertu la jeunesse campagnarde se soucilait médiocrement, et la croyance populaire lui en attribuait une autre plus merveilleuse : celle de prédire aux filles si elles se marieraient promptement. La consultation de l'oracle se pratiquait de la façon suivante : on jetait une épingle dans le réservoir ; elle coulait à fond en ligne droite, les épousailles devaient se faire dans l'année ; mais si elle dévoiait, entraînée par le courant, adieu la noce, et la jeune fille risquait fort de coiffer sainte Catherine.

Antoine avait expliqué à Raymonde les vertus de la fontaine.—Et moi aussi, dit-elle, je veux tenter l'épreuve ! —Elle s'approcha du réservoir, détacha une épingle de son corsage et la laissa tomber de haut sur la surface limpide. Sans hésiter une seconde, l'épingle descendit perpendiculairement et alla se poser au fond de la source, où des centaines de ses sœurs scintillaient déjà.—Bah ! murmura la jeune fille, comme si elle eût éprouvé du peu de pénétrante, le beau présage ! L'important n'est pas de savoir si on se marierà